

Les villes secrètes de Polivanov

Elena SIMONATO
Université de Lausanne

Résumé:

Cet article est consacré aux usages langagiers que Polivanov observa dans les différentes villes où il vécut. De Riga à Petrograd, puis à Tachkent, nous faisons découvrir la géographie imaginaire de Polivanov, ses conclusions, ses hypothèses, les pistes de recherche qu'il suggéra. A travers la diversité des milieux sociaux que Polivanov connut, on découvre le tableau des parlars des grandes villes de la jeune Union soviétique. Deux sociolectes opposés l'intéressent tout particulièrement, à savoir celui de l'intelligentsia et l'argot des élèves.

Mots-clés: linguistique soviétique, sociolinguistique, linguistique urbaine, sociolecte urbain, intelligentsia, argot urbain, jargon des élèves, changement linguistique, milieu social, révolution et langue russe.

INTRODUCTION

Les nombreuses villes où Evgenij Polivanov (1891-1938) vécut furent pour lui autant de microcosmes. D'abord inconsciemment, après consciemment, il observait, sa mémoire emmagasinait, il prenait note, il tirait des conclusions.

A travers la diversité des lieux et des milieux sociaux, il dressa un tableau fidèle des pratiques langagières typiques de son époque. Nous allons entreprendre de suivre la géographie imaginaire de Polivanov à partir des études qu'il a laissées sur le langage.

Mais pourquoi s'intéressa-t-il aux habitudes linguistiques des citadins ?

Écoutons ce que dit à ce sujet son contemporain, le linguiste Maksim Sergievskij (1892-1946) en 1927. Il trace un parallèle entre les études menées en Union soviétique, avec celles, antérieures, entreprises en France par Albert Dauzat (1877-1955).

En faisant remarquer que la langue se différencie d'abord selon le milieu social, le mode de vie, le métier, Dauzat accentue le fait qu'on obtient une différenciation notable uniquement dans les grandes agglomérations, où les groupes sociaux ont une ampleur suffisante pour individualiser leur parler. (Sergievskij, 1927, p. 23)

On rajoutera en outre que Dauzat avait décrit le phénomène suivant : au sein de la population rurale, où les différences entre les groupes sociaux ne sont pas suffisamment importantes, la langue est beaucoup plus uniforme et il faut que s'y forment certaines circonstances pour qu'apparaisse ce qu'on appelle les argots de métiers, comme par exemple celui des colporteurs, celui des travailleurs saisonniers, ayant leurs propres particularités de discours.

Mais revenons à Polivanov.

1. LYCÉEN À RIGA

Avant de commencer, un premier constat s'impose. La plupart des articles auxquels nous allons nous référer ici font partie du recueil intitulé *Za marksistskoe jazykoznanie* ['Pour une linguistique marxiste'] que Polivanov réussit à grand-peine de faire paraître en 1931. Il y mit sur papier des souvenirs, des observations de caractère linguistique, accumulées lors de sa vie. C'est là qu'on le voit d'abord lycéen, puis étudiant, puis jeune chercheur. Deuxième constat, c'est qu'en 1930, lorsqu'il écrivait *Pour une linguistique marxiste*, il avait accumulé une

solide expérience de la recherche qui lui permit sans doute de tirer des conclusions d'ordre général.

On constate ainsi que la linguistique de Polivanov reflète son époque : chez lui, le linguiste et l'homme ne font qu'un. D'après ses témoignages, les lycéens de son époque, ainsi que ceux des années 1900, apprenaient aussi rapidement le jargon de la pègre que les normes de conduite qu'il dictait. Le contexte social général faisait le reste. Plus tard, la révolution a encore accentué une recrudescence de la violence autant en nombre (les enfants des rues, les sans-abris) qu'en brutalité.

Mais revenons aux observations du jeune Polivanov alors élève dans un lycée de Riga. Dans l'article «O blatnom jazyke učaščixsja i o 'slavjanskom' jazyke revolucii» ['A propos du jargon des élèves et des 'slavonismes' de la révolution'], nous voici plongés dans le microcosme du lycée. Dans cet article, tout est provocateur : le ton, le sujet, les exemples. A commencer par son titre. L'expression «le jargon des élèves» sonne comme une bombe (comment le jargon pourrait-il être toléré à l'école ?), mais elle rend compte d'un mélange des langages et des codes sociaux. Il est nécessaire de rappeler que durant les années de la révolution russe, l'école est une sorte de microcosme où se laisse observer, en vase clos, l'évolution langagière. Pour un linguiste, l'école offre un vaste champ d'étude. L'entremêlement des codes langagiers donne l'impression que l'univers de l'école et celui de la rue se sont rapprochés, puis imbriqués.

Dans la première partie de cet article, Polivanov est avant tout observateur : il prend note, il analyse tout fait langagier, tout comme les différents contextes où le jargon est employé. Dans la seconde, il s'affirme comme un théoricien. Il relève sur les causes profondes des changements.

Plusieurs points méritent notre attention dans ses observations. Il commence par une observation : Les gens «bien intentionnés» sont révoltés : les lycéens emploient le jargon, qui se répand de plus en plus auprès des écoliers et des lycéens.

Son premier constat est d'ordre historique. D'après Polivanov, le jargon était employé par les écoliers également avant la révolution. Il affirme que la cause de l'«abaissement social du style» dans le parler des écoliers modernes ne doit pas être uniquement imputée à la révolution ou à des facteurs qui lui sont organiquement liés et appartiennent à l'époque révolutionnaire (Polivanov, 1931c, p. 162).

Ces mots et tournures spécifiques «cockney» existaient dans les villes de la partie occidentale (c'est-à-dire en Lituanie et en Pologne actuelle), où ils se mélangeaient au russe local des élèves, qui par leur origine provenaient d'autres sources linguistiques. (*Ibid.*)

Comme nous rappelle Roger Comtet, le russe connaissait au XIX^e siècle un argot des colporteurs [*ofenskij jazyk*'], un argot des séminaristes (illustré par les *Očerki bursy* de N.G. Pomjalovskij), un argot des tailleurs, un argot des élèves-officiers, etc. (Comtet, 1993).

Deuxièmement, la raison du succès dont jouit le jargon auprès des élèves tient à son poids sociolinguistique. Pour les écoliers, constate Polivanov, les lois imposées par leur milieu (classe, bande) ont plus de poids que celles des autorités et de la famille. La question que Polivanov pose dans cet article dépasse effectivement le cadre de la linguistique «pure» :

Où sont donc les raisons qui font que nos enfants veulent de façon chronique se faire passer pour des voyous (et, par conséquent, le manifestent dans leur pratique langagière) ? (Polivanov, 1931c, p. 164)

D'après Polivanov, il serait erroné de se borner à voir les côtés négatifs du jargon. Pour un linguiste marxiste, la diffusion du jargon est un reflet de l'évolution langagière. On sait que si les membres de l'intelligentsia de l'époque, devenus adultes, n'empruntaient pas le parler des hooligans, plus tard, dans les années 1920-1930, bien des locuteurs de la langue de l'intelligentsia «rouge» coloraient consciemment leur parler des mots du jargon. Le jargon devient ainsi à la mode.

Le reflet des mutations sociales dans la langue est un sujet de réflexion qui apparaît en filigrane dans toute l'œuvre de Polivanov. Le développement du jargon en est un. Mais plus tard, il fut attiré par d'autres sociolectes.

2. JEUNE UNIVERSITAIRE À PETROGRAD

Une multitude de choses relie Polivanov à Petrograd. A la veille de la révolution russe de 1917, il y avait fait ses études. Il fut un des élèves favoris de Jan Baudouin de Courtenay (1845-1929), et ensuite de Lev Ščerba (1880-1944), disciple de Baudouin de Courtenay. Il y étudia le japonais, le chinois et le tibétain. Il assista aux expériences que Ščerba organisait dans son laboratoire de phonétique expérimentale de l'Université de Petrograd. Il côtoya l'intelligentsia de la ville. Curieux de constater qu'il disait être «un Pétersbourgeois d'après la langue».

L'approche de Polivanov pourrait à juste titre être considérée comme une sociolinguistique avant l'heure. Il définit lui-même son approche comme une «phonétique sociale et dialectale». En successeur de Baudouin de Courtenay, il conçoit la langue russe comme la somme des dialectes territoriaux et sociaux. Dans *Pour une linguistique marxiste*, Polivanov examine les parlers, ou les sociolectes en termes modernes, de groupes sociaux opposés : le parler de l'intelligentsia et le jargon de la pègre [*'blatnoj jazyk'*], le parler du petit-bourgeois et celui des membres du Komsomol, l'union communiste de la jeunesse.

Polivanov range lui-même ses études des années 1930 sous la rubrique «linguistique sociale». Cette dernière était très présente dans l'air

du temps, comme l'ont fait remarquer les participants de la Journée d'études.

Par exemple, Viktor Žirmunskij reconnaissait que c'est à Boris Larin qu'on doit l'initiative de poser, dans la linguistique russe, le problème du parler de la ville comme objet à part, intermédiaire entre le parler livresque et les dialectes de campagne (Žirmunskij, 1935).



Image 1. Les bureaux de l'imprimerie de l'Union des travailleurs chinois à Petrograd que Polivanov fréquenta en 1918-1921. Saint-Pétersbourg, 2-ja linija Vasiljevskogo ostrova. © Elena Simonato, 2014.

2.1. LE MILIEU SOCIAL DE L'INTELLIGENTSIA

Encore un thème que Polivanov développe dans *Pour une linguistique marxiste*, c'est celui de la stratification sociale de la langue. Dans le chapitre «La langue russe comme objet de description grammaticale», il expose sa conception où il oppose les dialectes territoriaux et «de classe» à la langue russe littéraire (ou standard). Celle-ci, à son tour, est également le sociolecte de la classe dominante, celle de l'intelligentsia. Il prête une attention particulière moins à l'analyse des dialectes territoriaux (suffisamment étudiés à l'époque)¹, qu'aux dialectes sociaux, notamment aux sociolectes opposés, le parler de l'intelligentsia et le jargon de la pègre.

¹ Voir notamment Ivanov, Jakubinskij, 1930, 1932.

Le parler de l'intelligentsia est abordé dans deux chapitres du livre *Pour une linguistique marxiste*, intitulés respectivement «Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard» et «La phonétique du parler de l'intelligentsia».

Polivanov appelle son approche «phonétique sociale et dialectale» (Polivanov, 1931a, p. 127). Son terrain d'étude c'est la langue des grandes villes. Dans ce domaine, Polivanov se pose en continuateur de Lev Ščerba, qui le premier avait donné des exemples de phénomènes relevant de ce qu'on pourrait appeler à juste titre «la phonétique sociale», par exemple une nuance du phonème /a/ typique uniquement du clergé et des personnes d'origine ecclésiastique (*Ibid.*).

Les sujets sociologiques dans la linguistique étaient si peu habituels (du moins jusqu'il y a peu) qu'il est difficile de parler de dialectologie sociale d'une langue sans s'être arrêté auparavant sur les problèmes d'ordre général, ceux qui concernent le rapport entre langue et société et le concept même de dialecte social et de groupe. (Polivanov, 1931b, p. 139)

«D'après moi, personne ne s'opposera à l'idée que la langue que nous parlons en 1928, et notamment celle de la génération des pionniers et des jeunes communistes (ou komsomols) qui n'existait pas du tout à l'époque prérévolutionnaire, se distingue fortement de la langue d'un membre type de l'avant-guerre», voici sa position de principe (Polivanov, 1931a, p. 117).

Sa thèse consiste à dire qu'avant la révolution, ce qu'on appelait la langue russe «littéraire», c'était la langue de l'intelligentsia russe, mais ensuite, suite à l'élargissement du substrat social, ces deux variétés de la langue se sont séparées. Un fait curieux : la partie de l'intelligentsia qui s'est formée avant 1917 (à laquelle appartient Polivanov lui-même) a gardé ses habitudes linguistiques, alors que le nouveau «substrat social» (l'intelligentsia rouge, E.S.) n'a jamais acquis certaines caractéristiques phonétiques du «parler de l'intelligentsia», comme on le verra plus bas.

Dans son article «Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard», Polivanov invente un exemple. Un petit bourgeois russe qui s'est endormi en 1913 se réveille en 1928. Ce personnage entend parler russe autour de lui, mais ne comprend plus cette langue russe de l'an 1928. Polivanov insiste sur les différences entre ce qu'il affirme être «deux langues russes distinctes». Car il définit l'emploi langagier d'un petit bourgeois moyen et celui d'un membre du Komsomol non comme deux dialectes (ou sociolectes) distincts, mais comme deux *langues distinctes*. Selon Polivanov, effectivement, si l'on retient, comme critère de distinction entre langue et dialecte, le critère de *compréhension*, cela ne fait aucun doute qu'on a affaire à deux langues distinctes.

C'est vrai qu'il s'agit d'une langue distincte. Il est plus ou moins évident que nous devons chercher le sociolecte le plus caractéristique (du point de vue de sa

nouveauté) de l'époque moderne chez le groupe social qui n'existait pas auparavant (et ne pouvait pas exister) dans la Russie tsariste, à savoir la communauté du Komsomol. (Polivanov, 1931a, p.144)

Mais est-ce que la révolution langagière qui se déroule devant nos yeux se limite au vocabulaire et à la phraséologie ? Qu'en est-il de la phonétique ? — s'interroge-t-il ensuite. Admettons qu'on ne trouve pas de grandes innovations phonétiques d'origine révolutionnaire dans la langue russe commune standard. La langue standard (et surtout la langue écrite) est toujours plus conservatrice sous ce rapport que les dialectes non standardisés (Polivanov, 1931a, p. 144).

Avant, explique Polivanov, la maîtrise du sociolecte de l'intelligentsia était un signe externe d'un membre de l'intelligentsia, au même titre que la manière de s'habiller et la connaissance des règles de l'ancienne orthographe réformée en 1918. D'après lui, la langue standard (ou le «russe commun», avec, là encore, quelques réserves) de l'époque actuelle est le prolongement de cette langue de l'intelligentsia de l'époque prérévolutionnaire, mais elle diffère sur plusieurs points, d'échelle et d'importance diverses.

Le cercle des locuteurs (qu'il appelle «substrat») de la langue russe commune s'élargit, et ceci est le premier résultat de l'évolution. On est en route vers une société sans classes, pense Polivanov. Cela ne fait aucun doute, dit-il, que, pour voir réalisé le processus de changement, pour que se forme un nouveau système phonétique, morphologique, il faut attendre deux ou trois générations.

Puisqu'il ne s'agit pas des sous-parlers du russe standard, c'est-à-dire de petites différences de prononciation dans les parlers de l'intelligentsia habitant différentes villes (Saint-Petersbourg, Moscou, etc.), comme par exemple dans la nature de la consonne *šč* (chez les Leningradois, ce n'est pas, à proprement parler, une consonne à part entière, mais simplement la concaténation de deux sons consécutifs : *š+č*, alors que chez les Moscovites, c'est un *šč*, une consonne semblable à un *š* mou, et, de surcroît, longue, c'est à dire quantitativement double), etc. (Polivanov, 1931a, p. 126)

2.2. COMMENT RECONNAÎTRE L'INTELLIGENTSIA ?

Selon Boris Kolonickij, au début du XX^e siècle, la notion d'intelligentsia était fréquemment utilisée comme moyen d'auto-identification. On comprenait par «intelligentsia» à la fois les personnes d'un niveau d'instruction supérieur et les personnes aux professions intellectuelles — étudiants, professeurs, écrivains, hommes politiques (Kolonickij, 2002, p.603). Polivanov ajoute un trait au portrait d'un membre de l'intelligentsia, à savoir sa prononciation.



Image 2. Page titre de la revue *Rabočij* ['Le travailleur'] avec une caricature intitulée «Le front uni des travailleurs», représentant un prolétaire et un bourgeois. 1922².

² <http://lib.rus.ec/b/376442/read>, consulté le 07.02.2014.

Pour désigner ce genre de sujets, Polivanov avance le terme de «phonétique de caste» [*'kastovaja fonetika'*], et suggère de recueillir les données, d'observer un groupe de locuteurs sélectionné au préalable, afin de dresser un tableau complet de la situation.

Voilà les *prolegomena* à partir desquels on pourrait, d'après moi, exposer la caractéristique concrète de la langue standard d'aujourd'hui. Une deuxième étape serait de décrire les dialectes sociaux et les dialectes de groupe de notre époque. Mais pour cela, il faudra un travail scientifique, pour lequel mon article ne peut servir que d'introduction. (Polivanov, 1931a, p. 138)

Toutefois, c'est dans les changements de son propre psychisme que Polivanov fait les découvertes les plus surprenantes. «C'est vrai que, moi-même, Saint-Pétersbourgeois selon la langue, je prononce les sons suivants de manière identique que je les prononçais en 1913», écrit-il :

- les combinaisons 'consonne dure de paire + è [ouvert]' ;
- le [l] moyen (ni dur ni mou) dans le nom de la note 'la' (et dans d'autres mots d'origine étrangère) ;
- le son allemand [ø], ou en français dans le mot [peur], dans le mot *блѣф*.

Mais ce sont exactement ces traits-là (en plus de certains autres) qui caractérisent la langue de l'intelligentsia de l'avant-guerre, à la différence de la langue de celle de l'intelligentsia contemporaine, note-t-il (Polivanov 1931a, p. 127).

Puisque les caractéristiques phonétiques du parler de la *majorité* (des locuteurs du standard) ont changé, l'appréhension de cette majorité (c'est-à-dire de la pensée langagière collective caractérisant le standard de l'époque actuelle) *envers les faits phonétiques* a changé en conséquence : même si ceux-ci poursuivent leur existence individuelle (dans ma prononciation et dans celles d'autres personnes), ils ont perdu leur signification sociale, c'est-à-dire leur caractère contraignant (pour le parler standard). (Polivanov, 1931a, p. 129, souligné par Polivanov)

Polivanov soutient la thèse qu'il est possible d'établir une sorte de «passeport linguistique» qui témoigne de l'appartenance d'un individu à un groupe social. Il retient comme caractéristiques linguistiques de l'intelligentsia les particularités suivantes.

La première caractéristique, c'est justement la maîtrise du français, ou, plus exactement, un niveau typique de maîtrise, marquant l'appartenance à un groupe social : d'abord, la noblesse, et par la suite la bourgeoisie financière et commerciale, l'intelligentsia de province (Polivanov, 1931a, p. 129). D'après notre chercheur, on peut expliquer toute une série de phénomènes phonétiques dans la langue standard de l'intelligentsia prérévolutionnaire par l'influence du français.

Deuxièmement, Polivanov retient que le parler de l'intelligentsia diffère sur plusieurs points de celui du peuple (Polivanov, 1931b, p. 144). Ce sociolecte possède plusieurs «phonèmes» supplémentaires :

1) Le phonème /l/ moyen, intermédiaire entre le /l/ dur et /l'/. Le système des phonèmes de l'intelligentsia possède un /l/ moyen, notamment dans le nom de la note de musique [la], et dans quelques mots étrangers [lokomobil'], [lokatif]. Polivanov précise aussitôt que la présence du son correspondant varie selon les individus. Ainsi, si le /l/ moyen est de rigueur dans le nom de la note musicale [la], sa présence dans d'autres mots varie en fonction du vocabulaire. Ce qui compte, insiste Polivanov, c'est moins la liste des mots prononcés avec le /l/ moyen, mais la *présence* de ce phonème comme trait typique d'un dialecte de groupe. Ainsi, la prononciation de la note «la» était ce critère : une chanteuse ne sachant pas prononcer comme cela était vue comme une usurpatrice (Polivanov, *op.cit.*, p. 145).

2) Le phonème /œ/, comme en fr. [bœuf], [cœur]. La signification sociale de ce trait phonétique peut être vérifiée de façon concrète : comment nous réagissons lorsque quelqu'un prononce différemment du standard, autrement dit [blef], à la place de [blœf] (*Ibid.*).

3) Le phonème /y/ comme le son français dans [lune], surtout pour les mots français, allemands et grec ancien. «Et celui qui ne pouvait pas prononcer correctement (du point de vue de l'intelligentsia) un mot français ou grec, prononçait [t'u] et pas [ty], n'était pas digne d'être considéré comme appartenant à l'intelligentsia par son parler» (*Ibid.*, p. 146), remarque Polivanov.

Polivanov distingue ensuite un facteur qui a déterminé quelques particularités phonétiques de la langue standardisée prérévolutionnaire. Il s'agit de l'orthographe, dont le poids explique un certain nombre de traits phonétiques de la prononciation de l'intelligentsia [*'intelligentskoe proiznošenie'*]. Il s'agit des traits absents dans la prononciation des autres dialectes sociaux et de groupe.

Ce critère possède sa propre tradition séculaire, et au temps de nos grands-pères et de nos arrière-grands-pères, il correspondait à une distinction nette entre les classes sociales ; le français était alors en effet l'apanage de la haute et moyenne noblesse (d'après la fortune). Vers le début du XX^e siècle, la maîtrise obligatoire du français a commencé à distinguer certaines autres couches sociales, suite au changement que subissait la structure de la «classe dominante» : la conviction qu'il est *indispensable* d'enseigner le français aux enfants a cessé d'être le propre de la seule noblesse, pour se répandre dans la haute bourgeoisie commerciale et financière³ et, d'autre part, dans certaines

³ Polivanov précise qu'on peut voir ici un cas tout à fait typique de l'histoire des cultures langagières, une nouvelle classe acquérant le pouvoir politique à la place de la classe précédente autrefois dominante, ou occupant une position dirigeante à côté de cette dernière, reprend de façon mécanique également les caractéristiques extérieures de sa position privilégiée (y compris les habitudes langagières), malgré toute la différence de base

couches de l'intelligentsia (cette dernière s'étant suffisamment différenciée de la noblesse terrienne à cette période). (Polivanov, 1931a, p. 129, c'est Polivanov qui souligne)

La langue de l'intelligentsia prérévolutionnaire s'est avérée être un exemple éloquent d'étude pour la doctrine sociolinguistique de Polivanov. Elle lui a permis d'élaborer les bases de l'étude sociale de la phonétique en général. En plus, les changements sociaux profonds, modifiant l'équilibre précaire des couches sociales en Russie soviétique, ont donné l'opportunité de suivre *in vivo* l'évolution langagière, notamment quelques changements qui, d'ordinaire, prennent des décennies.

Ce n'est que dans deux ou trois générations que nous aurons une langue russe commune considérablement transformée, une langue qui reflétera tous les changements conditionnés par le flux humain [*'čelovečeskoe more'*] des locuteurs de la langue russe de l'époque révolutionnaire. (Polivanov, 1931d, p. 77)

D'après Sergievskij, lors de la révolution, la différence entre la langue littéraire et la langue parlée était si importante que cette dernière était *une autre langue*, différente de la langue normée.

CONCLUSION

Grâce à Polivanov, nous avons observé «de l'intérieur» les usages langagiers de plusieurs villes. Il a décrit ces multiples usages, que confirment ses contemporains linguistes, qui leur ont trouvé des explications. A ce sujet, l'opinion de Seliščev semble synthétiser le mieux la mutation langagière du début du XX^e siècle.

Le mouvement révolutionnaire en Russie, qui s'est terminé par les événements d'*octobre* 1917, s'est développé au cours des années précédentes. Les organisations secrètes de groupes socialistes, leurs activités illégales de propagande, d'agitation politique, d'édition, d'organisation et leurs activités légales ont préparé d'importants changements de l'organisation sociale du pays.

Parmi les militants révolutionnaires et ceux des cercles démocratiques, il y avait plusieurs membres de l'intelligentsia. Après 1905, un grand nombre de partis illégaux furent obligés de quitter la Russie. En vivant à l'étranger, ils continuaient à débattre et à élaborer les programmes de leurs organisations. Leurs contacts avec les gens locaux, vivant à l'étranger, avec leurs correspondants, leur langue, notamment la langue allemande, ont laissé son

économique, et, par conséquent, d'idéologie politique et autre, des deux classes, puisque ces caractéristiques extérieures marquant dans ce cas les habitudes langagières n'ont pas de lien organique avec l'essence de la psychologie de classe.

empreinte sur la langue russe des révolutionnaires russes (Seliščev, 1928, p. 26).

Avec le recul, il est frappant de constater comment Polivanov put réunir ses observations en un tableau uni, qui permet actuellement de reconstituer les usages langagiers de l'Union soviétique des années 1920. A la lecture des différents chapitres du livre *Pour une linguistique marxiste* on peut avoir l'impression que les exemples de Polivanov se rapportent à des endroits et à des catégories sociales n'ayant aucun rapport entre eux. La géographie des villes est très vaste : Riga, l'Estonie, Petrograd, mais aussi Tachkent. Sur la même page, on voit figurer des intellectuels de la capitale et les truands d'une ville de province. Il serait faux d'entreprendre une analyse diachronique de ses observations. Seule une analyse systématique permet de voir émerger le système que Polivanov voyait derrière des faits langagiers disparates.

Aussi, les villes où il habita sont-elles comme un puzzle gigantesque. Nous espérons avoir aidé à le composer.

© Elena Simonato

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- COMTET Roger, 1993 : « Baldaev D.S., V.K. Belko et I.M. Isupov, Slovar' turemno-lagernogo-blatnogo žargona : rečevoj i grafičeskij portret sovetsoj tur'my » ['Baldaev D.S., V.K. Belko et I.M. Isupov, Dictionnaire du jargon des prisons, des camps et de la pègre'], *Revue des études slaves*, n° 65-3, pp. 609-615.
- IVANOV Anatolij, JAKUBINSKIJ Lev, 1932 : « Jazyk proletariata » ['Le parler du prolétariat'], in *Očerki po jazyku dlja rabotnikov literatury i dlja samoobrazovanija*, Leningrad-Moskva, pp. 107-123.
- KOLONICKIJ Boris, 2002 : « Les identités de l'intelligentsia russe et l'anti-intellectualisme », *Cahiers du monde russe*, n° 43/4, pp. 606-616.
- POLIVANOV Evgenij, 1931a : « O fonetičeskix priznakax social'no-grupppovyx dialektov i, v častnosti, russkogo standartnogo jazyka » ['Les caractéristiques phonétiques des dialectes des groupes sociaux et en particulier du russe standard'], in *Za marksistskoe jazykoznanie (Sbornik populjarnyx lingvističeskix statej)*, Moskva : Federacija, pp. 117-138.
- , 1931b : « Fonetika intelligentskogo jazyka » ['La phonétique du parler de l'intelligentsia'], in *Za marksistskoe jazykoznanie*, Moskva : Federacija, pp. 139-151.
- , 1931c : « O blatnom jazyke učaščixsja i o 'slavjanskom jazyke' revolucii » ['A propos du jargon des élèves et des 'slavonismes' de la Révolution'], in *Za marksistskoe jazykoznanie*, Moskva : Federacija, pp. 161-173.
- , 1931d : « Revoljucija i literaturnye jazyki sojuza SSSR » ['La Révolution et les langues littéraires de l'URSS'], in *Za marksistskoe jazykoznanie*, Moskva : Federacija, pp. 73-94.
- SELIŠČEV Afanasij, 1928 : *Jazyk revoljucionnoj èpoxi, Iz nabljudenij nad russkim jazykom poslednix let (1917-1926)* ['La langue de l'époque révolutionnaire. Observations de la langue russe des dernières années (1917-1926)'], Moskva : Rabotnik prosveščenijsa.
- SERGIEVSKIJ Maksim, 1927 : « Problemy social'noj dialektologii vo francuzskom jazyke XVI-XVII vv. » ['Problèmes de dialectologie sociale dans la langue française des XVI-XVII ss.'], *Učenyje zapiski Instituta jazyka i literatury RANION*.
- ŽIRMUNSKIJ Viktor, 1935 : « Marksizm i social'naja lingvistika » ['Le marxisme et la linguistique sociale'], in *Obščee i germanskoe jazykoznanie. Voprosy social'noj lingvistiki*, Leningrad, pp. 22-23.



Image 3. Caricature des «Types de Russes» : de gauche à droite : Chef de district, Etudiant, Cocher, Général, Bourgeois, Lycéen, Fonctionnaire, Marchand, Secrétaire, Révolutionnaire. 1900⁴.

⁴ <http://fotki.yandex.ru/users/humus777/view/676990/?page=1>, consulté le 11.02.2014.